

Opinion

D.R.
Gustaaf Janssens

Professeur émérite, président
du Comité belge du Bouclier
bleu – Blue Shield Belgium

■ L'Ukraine et divers pays et territoires du Proche-Orient souffrent aujourd'hui de violences de guerre très graves. Aucun objectif politique ou militaire ne justifie toutefois la destruction du patrimoine culturel.

la Convention de La Haye et ses deux protocoles et à prendre immédiatement des mesures concrètes pour identifier et protéger les sites du patrimoine culturel dans toute la région.

Entre-temps, on a également appris que des missiles iraniens ont détruit certaines parties de la "ville blanche" (habitations de style Bauhaus, classées au patrimoine mondial de l'Unesco) à Tel-Aviv (Israël). Au Liban, Beyrouth est sous le feu des tirs israéliens et des sites archéologiques tels que celui de Tyr (dans le sud du Liban, classé au patrimoine mondial de l'Unesco) sont en grand danger. À Ispahan (Iran), le palais Chehel Sotoun avec son jardin historique, les bâtiments de la place Naqshe-e-Jahan (XVII^e siècle) – place Meidan Eman et la mosquée Jame Abassi (XVII^e siècle), tous trois classés au patrimoine mondial de l'Unesco, ont été touchés par des frappes aériennes. Dans d'autres régions d'Iran également, des dommages importants ont été signalés sur des bâtiments historiques importants (*The Art Newspaper*, 10 mars 2026).

**Quiconque détruit délibérément
le patrimoine culturel
commet un crime de guerre
au regard du droit international.
La communauté internationale
a le devoir moral de protéger les biens
culturels partout dans le monde
et de les préserver de la destruction.**

Le Comité belge du Bouclier bleu soutient la déclaration et l'appel de son organisation sœur américaine USCBS, ainsi que les déclarations similaires de l'Unesco (déclaration de l'Unesco des 8 et 10 mars 2026), du Bouclier bleu international, du Conseil international des musées (ICOM) et d'Europa Nostra (La Haye-Bruxelles, 11 mars 2026) concernant la protection du patrimoine culturel actuellement menacé et touché par la guerre au Proche-Orient.

Aucun objectif politique ou militaire ne justifie la destruction du patrimoine culturel. Le patrimoine relie les gens entre eux et détermine l'identité d'une communauté. Quiconque détruit délibérément le patrimoine culturel commet un crime de guerre au regard du droit international. La communauté internationale a le devoir moral de protéger les biens culturels partout dans le monde et de les préserver de la destruction.

OPINION

Entre quête et requête :
comment fonder
une spiritualité ?

■ En retraite à Taizé avec des élèves, nous avons compris qu'il faut renoncer à l'illusion de la maîtrise et accepter notre fragilité.



D.R.

Lionel Jonkers

Professeur de religion catholique

Durant les vacances de carnaval, nous avons passé quelques jours à Taizé avec un groupe d'élèves, loin du tumulte du monde. Sur cette colline bourguignonne, la couverture réseau était si défaillante que le flot incessant des informations ne parvenait tout simplement pas jusqu'à nous. Le silence extérieur était enfin possible. Pourtant, un phénomène frappant s'est imposé : malgré l'absence de connexion, l'addiction demeurait intacte. Jeunes et adultes, nous gardions notre téléphone serré dans la main, comme une prothèse existentielle, comme une fenêtre obstinément ouverte sur un monde irréel, semblant combler un vide que le silence du lieu venait soudainement creuser.

C'est face à ce geste machinal que la question du frère Matthew prend toute son épaisseur : "Que cherches-tu ?" – première parole du Christ dans l'Évangile de Jean. Le drame de notre modernité est d'avoir substitué à la quête intérieure la frénésie de la requête numérique. Même sans réseau, la main cherche l'écran. Mais que fuyons-nous exactement à travers cette agitation qui perdure jusqu'à dans nos sanctuaires ?

Pilule de bonheur artificiel

Les dystopies d'Orwell et d'Huxley ne sont plus des fables d'anticipation ; elles décrivent avec une précision clinique les mécanismes de notre psyché. D'un côté, le monde orwellien : nous portons volontairement dans nos poches le télécran que 1984 nous promettait. Chaque mot, chaque image peut être jugé ou impitoyablement condamné par un tribunal numérique permanent. Pour échapper à cette police de la pensée intériorisée, nous lisons nos asperités et men-dions l'approbation de l'algorithme, au prix de notre singularité. De l'autre, c'est Huxley qui prophétise le plus intimement notre terreur face au vide existentiel : l'asservissement ne passe plus par la douleur, mais par le plaisir et la distraction continue. La gratification instantanée du défilement infini est devenue notre *soma*, cette pilule du bon-

heur artificiel que nous avalons pour engourdir notre âme. Or, refuser de traverser la souffrance, c'est se couper de sa propre source vitale. L'anesthésie numérique n'atrophie pas seulement la douleur ; elle atrophie aussi notre capacité à l'émerveillement et à l'empathie véritable.

Comment, dès lors, fonder une spiritualité avec nos élèves ? L'expérience de Taizé nous montre qu'il faut renoncer à l'illusion de la maîtrise et accepter notre fragilité. Décrypter l'économie de l'attention est essentiel pour éveiller l'esprit critique, mais la lucidité seule ne guérit pas l'âme. Fonder une spiritualité suppose un basculement radical : renoncer aux réponses toutes faites. La requête algorithmique exige une résolution binaire et immédiate ; la quête spirituelle, elle, accepte le mystère, le doute, l'inconfort de ne pas savoir. Accompagner un adolescent, c'est lui offrir un espace où il peut déposer sa peur sans qu'on cherche à la colmater par une distraction. C'est lui apprendre que le silence n'est pas un ennemi, mais le terreau où peut germer sa propre voix.

Se remettre à respirer

La spiritualité n'est pas une fuite hors du monde, c'est un ancrage. C'est l'expérience qu'au-delà de l'horizontalité rassurante mais stérile de nos connexions virtuelles, il existe une profondeur qui nous échappe et qui nous fonde. Ce que les grandes traditions appellent le Souffle – le *pneuma*, la *ruah* – à la fois vent et présence. À la fin de notre séjour, un élève m'a glissé cette phrase bouleversante : "Nous avons retrouvé le goût de l'ennui, du silence fécond." Elle prouve que, sitôt le sevrage accepté, l'âme se remet à respirer.

C'est en renouant avec cette soif véritable, en osant nous demander ce que nous cherchons au fond de nous, que nous cesserons d'être les objets de nos propres requêtes pour devenir les sujets de notre quête humaine. Saurons-nous, à l'image de cet élève, ménager en nous ce vide fécond où peut enfin résonner notre humanité ?